

**L'HOMME  
À LA CANNE GRISE**



*MICHÈLE GAZIER*

**L'HOMME  
À LA CANNE GRISE**

récit

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-107505-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2012

Pour la citation en exergue : René Char,  
« L'Éternité à Lourmarin » in *La Parole en archipel*,  
© Éditions Gallimard, 1962.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

« Avec celui que nous aimons, nous avons cessé  
de parler, et ce n'est pas le silence. »

René CHAR



*À celles et ceux qui l'ont aimé*  
*À celles et ceux qu'il a aimés*



Le 14 août 2010, mon père est mort à 9 h 30 du matin. À 9 h 10, j'avais appelé l'infirmière. Il ne réagissait plus lorsqu'on le bougeait. Il n'avait pas mal. Il avait passé une nuit calme. Pierre, mon mari, Alain, mon frère, et moi sommes partis le rejoindre dans la maison de retraite où il avait choisi de finir ses jours. J'avais deux petites courses à faire, il valait mieux s'en débarrasser pour lui consacrer le reste du temps. J'ai fait mes achats dans un hypermarché proche de la maison de retraite tandis que Pierre et Alain prenaient un café. Tous deux détestent la fréquentation de ces monstres que sont les hypers. Lorsque nous sommes arrivés dans le couloir de sa chambre, la porte était close. Alain l'a entrouverte, a vu l'infirmière qui s'affairait, a refermé la porte. Rien de particulier : entre dix et onze, c'est l'heure des soins. Nous sommes restés dans le couloir, comme d'habitude. L'infirmière tardait à sortir. Les aides-soignantes passaient silencieuses, nous saluant d'un air grave. Mon père était très apprécié par le personnel et depuis le début de sa fin, nombreux sont

ceux, hommes et femmes, qui sont venus nous dire leur tristesse, leur respect.

Pas un instant je n'ai pensé qu'il n'était plus là, de l'autre côté de la porte qui s'est enfin ouverte. « Mauvaise nouvelle », a dit l'infirmière. Nous avons pleuré tous les trois en nous serrant très fort. J'ai éprouvé le besoin de me convaincre de la normalité de la chose. J'ai dit : « Il a eu une longue vie. Presque 91 ans. »

Il faut toujours que je parle quand ça va mal.

Tous les soirs vers 19 heures, me vient une sorte de sentiment d'urgence, l'impression d'oublier quelque chose d'important que je devrais faire. J'ai mis plusieurs semaines à comprendre que 19 heures avait été, pendant les années suivant la mort de ma mère, l'heure de mon rendez-vous téléphonique quotidien avec mon père. Mon frère et moi avons choisi deux moments différents pour l'appeler. Moi avant le dîner, lui immédiatement après. Ainsi à l'heure triste du soir qui tombe, il avait ses enfants au bout du fil, n'était plus tout à fait seul.

Nous avons cessé nos appels quotidiens lorsque Armande est entrée dans sa vie. Armande, de sept ans son aînée, avec laquelle il a fait son dernier bout de route. Enfin, presque. Elle l'a quitté en mai. Arrêt du cœur. Il est parti en août. Leur lien avait la force et la fragilité des amours d'enfance.

Rien a priori n'aurait dû faire se rencontrer et s'entendre cette femme pleine d'autorité, née à Oran et qui passait sa vie à regretter que l'Algérie ne fût plus française, et un

homme qui s'était engagé à l'âge de 17 ans dans la guerre d'Espagne puis, après son retour en France, était parti dans la Résistance, le cœur toujours à gauche.

Armande avait quitté l'Algérie avec sa mère, s'était installée dans le Midi toulousain où elle avait mené une vie de femme libre et voyageuse, travaillant avec sérieux dans un laboratoire d'analyses médicales. Pas d'enfants, pas de mari non plus. Des neveux, des compagnons disparus dont l'un, cher à sa mémoire, était aveugle.

C'est la cécité de mon père, pas tout à fait complète mais hélas en bonne voie de l'être, qui l'avait conduite à s'asseoir près de lui sur la promenade d'une plage méditerranéenne qu'animaient, les soirs d'été, des orchestres amateurs. Ils aimaient tous deux la musique. S'étaient retrouvés le lendemain, puis le jour d'après. Et, de fil en aiguille, ils s'étaient téléphoné jusqu'aux vacances suivantes, se promettant de se retrouver sur leur lieu commun de villégiature. Au deuxième Noël après leur rencontre, notre père nous avait annoncé solennellement que, sa vue étant de plus en plus faible et sa solitude pesante, son amie Armande viendrait vivre sous son toit.

Armande, nous le découvririons au fil des ans, avait le caractère vif, la langue bien pendue et une réjouissante coquetterie de vieille jeune fille. Elle s'enflammait pour la course automobile dont elle ne ratait jamais les retransmissions à la télévision. Elle aimait les couleurs qui claquent, les bijoux fantaisie et se régalaient des soins des esthéticiennes, coiffeuses et autres masseuses qui l'aidaient à vivre son grand âge avec ce qu'il faut d'impertinence

pour tourner le dos à la mort. Elle se disait graine de centenaire. Il ne lui manquait que quatre ans pour que ce fût vrai.

Nous nous sommes réjouis pour lui de sa présence. Et ne l'avons plus appelé que deux ou trois fois par semaine, pour ne pas déranger. Mais toujours à la même heure.

Lorsque des années plus tard, au grand dam de ses enfants, petits-enfants et beaux-enfants qui prévoyaient pour lui une assistance permanente à domicile, ils ont décidé de partir ensemble dans une maison de retraite, les appels ont d'abord changé d'heure. 19 heures, c'était trop tard, ils étaient déjà dans la salle à manger. J'ai donc appelé à 17 heures. Puis au fil des mois, comme il entendait et parlait moins bien, victime d'un Parkinson qui troublait son élocution, c'est Armande qui prenait l'appareil. Et puis, ce fut le silence. Je n'entendais plus sa voix que lorsque nous allions lui rendre visite, une fois par mois, dans leur petit appartement de cette maison de retraite biterroise d'où ils ne sortaient plus guère.

Sans doute ces appels de 19 heures sont-ils restés inscrits dans ma vie, dans mon corps, plus encore que dans ma mémoire. On ne se racontait pas grand-chose. Juste un peu de ce quotidien qui nous reliait à distance et nous donnait le sentiment de partager la vie de l'autre. Il savait mes déplacements, les résultats scolaires des enfants, leurs rhumes, la santé de Pierre, la mienne – je n'allais jamais très loin dans le récit des maladies qui auraient pu l'inquiéter. Nos conversations commençaient et finissaient par cette phrase « tout le monde va bien »,

## L'HOMME À LA CANNE GRISE

qui exprimait plus l'inquiétude que la sérénité, avec, même dans l'affirmation, quelque chose d'interrogatif, comme un doute. Que tout le monde aille bien lui était nécessaire même s'il savait improbable que ce fût possible. Lui-même taisait en partie ses angoisses devant cette cécité galopante qui finirait un jour par le rattraper.

Une sorte de scrupule m'interdit de me jeter sur mon ordinateur et de passer mes jours à mettre en mots ces images si nombreuses de mon père, qui défilent dans ma mémoire. Je n'ai jamais écrit dans la chaleur de l'instant. Il m'a toujours semblé que l'écriture ne peut se densifier, se cristalliser que dans la distance, dans le temps. Vingt ans avant d'écrire sur la naissance, dix-sept avant d'évoquer ma mère dans sa jeunesse. Écrire dans l'immédiateté de l'événement relève à mes yeux plus du journalisme que de la littérature. Même si des écrivains que j'aime et admire comme Annie Ernaux ont fait œuvre littéraire en écrivant sans tarder à l'ombre de leur vie. Depuis ma lecture de *L'Atelier noir*, son journal d'écriture, je sais ses angoisses et ses doutes qui d'une certaine manière me rassurent et me confortent dans cette entreprise.

Autour de moi, les avis sont partagés. Les miens, qui me savent pudique, m'incitent à laisser passer les jours, à prendre du recul. D'autres me poussent au contraire à raconter ce père dans l'émotion du moment.

Jean Rouaud, écrivain ami, m'a conseillé de me laisser

aller à l'envie des mots pour prolonger ce dialogue avec mon père. J'ai repensé au texte de René Char, « L'Éternité à Lourmarin », en hommage à Camus, son presque frère, mort dans un accident de voiture :

« Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence. »

D'une certaine manière mon père m'a donné le canevas de ce récit commencé presque à mon insu, et dont il savait que je l'écrirais un jour. À chacune de mes publications, il me disait en riant, se moquant un peu de lui-même, de sa fierté de père : « Tu racontes encore ma vie ? » Et c'était vrai et faux à la fois. Je ne racontais pas *sa* vie, mais son personnage, plus que sa personne, se glissait naturellement dans mes pages. Un peu à la manière dont Hitchcock apparaissait dans ses films. Juste une silhouette, une image, un portrait en creux... Une forme de timidité m'interdisait de le dire de front. Trop grand peut-être pour le faire entrer dans le cadre. La mort rétrécit les êtres aux dimensions du vécu, de la perspective. L'écrire m'est toujours difficile. Pourtant j'ai le sentiment qu'il peut trouver sa place sur mes feuillets. Je les lui dois.

Dix-huit mois plus tôt, à la suite d'une chute, il s'était fêlé le col du fémur. Pas question de l'opérer ; avec un Parkinson, c'eût été dangereux, avait déclaré le chirurgien. Il allait être immobilisé pendant trois mois et il marcherait de nouveau ensuite, lui avait promis Samuel, son kiné.

Aucun de nous n'avait cru à ce miracle après une aussi longue immobilisation. Ce fut pourtant le cas. Mais c'est une autre histoire. Un autre combat, un nouveau chapitre de vaillance de sa fin de vie.

Lorsque Pierre et moi avons fait le voyage jusqu'à Béziers, alertés par Alain et Corinne très inquiets des suites de cette fêlure, nous avons trouvé mon père couché, serein malgré les circonstances. Aveugle, sourd et refusant d'être mieux appareillé (« À mon âge, à quoi bon ? »), totalement immobile sur son lit, il nous a accueillis avec cette joie un peu étonnée que ne semblait pas avoir altérée sa chute. Que nous soyons venus de Paris en dehors des dates de vacances lui apparaissait toujours comme une surprise, un cadeau improbable. Jamais il n'a eu l'air de s'alarmer de notre arrivée inopinée. Tout au bonheur de notre présence, il refusait d'y lire la gravité de son état. Nous étions là, c'était toujours ça de pris. Il ne refusait pas un petit bonheur au nom d'une grande crainte.

Nous, ses enfants, étions effondrés. Comment pouvait-il résister dans cette situation ? Je lui ai demandé s'il ne s'ennuyait pas trop, si le temps ne lui semblait pas trop pesant.

– M'ennuyer, moi ? Bien sûr que non. Je ne peux pas bouger, pas lire, j'entends mal, mais j'ai une longue vie derrière moi. Alors, je la fais défiler doucement. Lorsque j'arrive à des moments heureux, je me repasse plusieurs fois les images. Pour les sales moments, je zappe. Et puis je recommence. Selon les jours, je ne vois pas les mêmes choses...

Puis, riant :

– Je me fais mon cinéma. Je choisis mes séquences.  
C'est tout.

C'est ainsi que je voudrais le raconter, lui, si solide dans les grandes épreuves et souvent ébranlé par les menus tracas. Un rhume le déstabilisait plus qu'une maladie lourde. J'ai toujours pensé que les petits ennuis de la vie lui servaient de vaccin contre les grandes épreuves qu'il affrontait avec un inébranlable courage.

Pour être fidèle à son principe de visionnage – en zapping accéléré – des « sales moments » de sa vie, et parce que je sais peu de chose de son enfance, je m'arrêterai sur la seule photographie qui le représente, garçonnet rieur, joufflu et très blond. Il ne ressemble pas du tout au jeune homme mince, élégant, à lunettes d'écaille de ses portraits de jeunesse ni à l'homme mûr au visage allongé et lisse qui est pour nous l'image du père. Une fièvre typhoïde sévère contractée vers l'âge de cinq ans, quelques mois après la photo, le laisserait amaigri et atteint d'une forte myopie.

De sa maison de la rue des Ramiers où il vécut vingt-sept ans, on aperçoit sur le sommet de la colline où est bâtie Béziers, sa ville natale, des immeubles HLM aux façades claires. Construits dans les années 1930-1940, ils ont remplacé le vieil hôpital insalubre dans lequel, enfant, il avait passé des semaines à mal soigner sa typhoïde. Il les regardait toujours avec une forme de tristesse, ne voyant pas vraiment les petits bâtiments propres mais le fantôme de cet hospice qui n'existait désormais que

pour lui seul et qui s'inscrivait encore dans son paysage intime. Un lieu de misère.

Dans son regard, on sentait la peine, le dégoût et quelque chose comme une très ancienne colère contre l'indigence médicale et la maladie qui lui avaient ôté une partie de la vue, le condamnant au port d'affreuses lunettes cerclées de métal. Ce qui lui valut des années durant le surnom de « Quatrezieux ».

Il évoquait parfois avec humour ce temps de la communale, des vacheries, où se sont sans doute construits son sens de la justice et les révoltes logiques qui l'ont animé tout au long de sa vie.

Étrange sentiment sans doute que celui de voir d'en face, de l'autre côté de la vallée, la géographie de son enfance remodelée par les ans mais qui présentait toujours à ses yeux de moins en moins voyants les inoubliables lieux de tristesse, mais aussi ses terrains de jeu d'autrefois. La Rampe des Moulins et sa pente forte qu'il dévalait sur des carrioles en bois et petites roulettes fabriquées avec les copains au grand dam de sa mère qui le voyait revenir les chaussures trouées, le pantalon déchiré. Le Jardin de la Plantade où il allait jouer, près de la rivière. Et surtout la plage sur l'Orb appelée Tabarka au nom de je ne sais quelle nostalgie tunisienne, et d'où il pouvait plonger dans la rivière et s'exercer à la natation, un sport dans lequel il excellait – il avait gagné des courses locales et régionales au crawl et à la brasse papillon.

Bien des années plus tard, l'été au bord de la mer, alors qu'il ne lui restait plus qu'un œil et un dixième de vue

avec correction, la petite fille que j'étais le regardait nager très loin, morte d'inquiétude à l'idée que, ayant posé ses lunettes et voyant encore plus mal, il puisse partir vers le large et jamais n'en revenir.

Il parlait peu de son enfance marquée au fer rouge par la dureté de son père dont les frasques de joueur bouleversaient le quotidien familial. La mère et ses quatre enfants, deux garçons et deux filles, voyaient leur vie tanguer entre aisance et extrême pauvreté selon que le père avait gagné ou perdu l'argent, les meubles et même la maison, lors d'interminables nuits en compagnie de plus riches que lui, tout aussi accros au poker et à toutes les formes possibles de jeux d'argent. J'ai évoqué, en les romançant à peine, ces rudes années dans *Un cercle de famille*. Lors de sa parution, mon père ne pouvait plus lire que quelques pages d'affilée et je pensais qu'il ne pourrait pas aller jusqu'au bout du roman. C'était mal le connaître. L'obstination qui était la sienne, et dont j'ai hérité, avait eu raison de ses problèmes de vue. Par une sorte de pudeur, il n'avait pas fait de commentaire, juste dans un sourire espiègle: « Je suis ton modèle préféré... Marinette s'est reconnue elle aussi dans le livre. Elle m'a appelé. Nous ne nous étions plus parlé depuis plus de vingt ans. »

Marinette, sa petite amie de jeunesse, que notre mère détestait et qui, de la ville des Pyrénées où elle finissait ses jours avec son mari, avait eu envie de lui dire sa joie de vieille adolescente à se retrouver à son côté dans les pages d'un livre.

## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2012. N° 106445 (00000)  
*Imprimé en France*

